

Avant-propos

Novembre 1998. Fléole est malade et c'est peut-être le dixième coup de téléphone échangé avec François en 48 heures. François et moi nous sommes rencontrés en alpage dans le Briançonnais et depuis nous travaillons ensemble. Nous essayons toujours de démarrer par un traitement homéopathique. Aujourd'hui Fléole, vache laitière née en novembre 1990, ne mange que quelques brins, a une « mauvaise tête » et sa température dépasse 40 °C (température normale d'une vache adulte 38,5 °C).

Tout a commencé un matin par un temps froid et sec. François a pensé à un coup de froid, et tout naturellement administré un remède issu d'une plante ACONITUM NAPELLUS (aconit napel) qui contient un poison très toxique l'aconitine. Utilisé à dose infinitésimale, c'est un remarquable remède des états congestifs aigus avec forte température.

Au bout de 24 heures, aucun résultat.

François administre un autre remède fabriqué à partir de BRYONIA, la bryone ou navet du diable. Aucune amélioration. Fléole a toujours beaucoup de température et pas d'appétit. Après un long échange téléphonique, nous décidons ensemble de passer à un autre remède végétal, BELLADONA (belladone), plante dont la toxicité est due à l'atropine contenue dans les baies, les racines et les feuilles. Pas de changement. La température oscille toujours autour de 40 °C, la tête est bouillante, Fléole reste immobile, hébétée.

Après une nouvelle recherche des symptômes caractéristiques,

Homéopathie à la ferme

nous décidons d'administrer GLONOINUM, remède obtenu à partir de la dilution* de la nitroglycérine. 24 heures plus tard, l'état de Fléole se dégrade. Cela fait maintenant 6 jours que nous tentons de la soigner, elle a maigri, n'a plus de lait et son état général se détériore ; des troubles respiratoires graves apparaissent, caractérisés par une respiration bruyante, asphyxique, avec dilatation des naseaux, battement des flancs accompagnés d'une toux sèche, souffreteuse. Deux autres grands remèdes homéopathiques sont alors donnés LYCOPODIUM d'abord, SULFUR ensuite. La prise de SULFUR semble amener un léger mieux, Fléole s'intéresse davantage à l'entourage et retrouve un peu de mobilité, mais les signes de déshydratation et de souffrance cellulaire se précisent. Nous décidons de changer de thérapeutique.

Fléole reçoit deux injections intramusculaires à 72 heures d'intervalle d'une association d'antibiotiques à large spectre et longue action pour bovins. La température chute pendant deux jours à 38,7 °C puis remonte peu à peu 39,5 °C et l'état général ne s'améliore toujours pas.

Nous avons alors une très longue concertation téléphonique où nous reprenons toute l'histoire de Fléole et où nous recherchons avec l'énergie du désespoir le remède convenable.

NATRUM MURIATICUM (le sel) est donné à la vache. Dès le lendemain, Fléole respire beaucoup mieux, la température descend à 39 puis se stabilise à 38.6. En quelques jours l'appétit revient ; la production laitière redémarre ; elle fera un veau l'année suivante.

Ce livre commence par cette histoire vraie, non pas pour glorifier d'entrée la thérapeutique homéopathique mais pour illustrer concrètement la façon dont nous travaillons et nous communiquons, les éleveurs et moi, depuis plus de 20 ans.

Dès mon installation à Briançon, j'ai été attiré par la médecine homéopathique (voir le chapitre « À la découverte des fermes »). Cette méthode, fondée sur la loi de similitude, possède en médi-

ne vétérinaire une particularité unique : l'animal malade est présenté par son propriétaire. La pièce se joue à trois acteurs, le propriétaire ou l'éleveur, l'animal et le praticien. Pour les animaux domestiques la qualité de la consultation dépend pour une large part de la qualité de la relation éleveur-animal. L'éleveur peut devenir surtout s'il a développé sa technique d'observation un allié précieux pour le vétérinaire. L'éleveur peut également conseiller et aider un autre éleveur moins familiarisé que lui à cette façon de donner des soins. « L'homéopathie se travaille en groupe. La réflexion partagée est beaucoup plus constructive. » Cet axiome énoncé par le groupe Lycopodium dans le livre *Homéo pour animaux* est plus que jamais d'actualité.

J'ai eu le privilège de travailler avec des éleveurs passionnés, des éleveurs qui n'ont pas hésité à rester des heures au chevet de leurs animaux souffrants, à leur présenter de l'eau froide ou de l'eau tiède, à vérifier à maintes reprises si l'enflure était plus importante à gauche qu'à droite, à noter comment l'animal se levait ou se couchait, et j'ai souvent pensé, au fur et à mesure que les cas se multipliaient, qu'un jour il serait bon de rassembler ces notes, de transcrire, de jeter sur le papier toutes ces histoires de bêtes malades, fruit d'observations minutieuses réalisées par des femmes et des hommes qui partagent leur vie avec leurs animaux. Aujourd'hui le moment est venu pour nous de témoigner comment nous en sommes arrivés à prendre à bras le corps les problèmes de santé animale, comment à travers la thérapeutique homéopathique nous avons appris à connaître nos animaux, à reconnaître leur souffrance, à la combattre sans la nier ou la sous-estimer, à la partager et parfois à la vaincre.

Les rencontres se sont multipliées, en particulier dans le cadre des journées de formations organisées par Christel Nayet, conseillère en élevages biologiques à la chambre d'agriculture de la Drôme. C'est ainsi qu'un groupe ou plutôt une équipe s'est constituée et très rapidement le projet d'écrire ce livre a pris corps.

Le noyau de l'équipe se situe dans le Diois et le Vercors avec des ramifications en Bretagne et dans le Massif central. Ces éleveurs

Homéopathie à la ferme

sont à mon sens, représentatifs d'un courant qui n'est pas près de disparaître : l'argent ne saurait guider tous les choix, parce que « le lien est plus important que le bien », pour reprendre une expression heureuse de Jocelyne Porcher.

Des bêtes soulagées, des bêtes guéries, mais aussi des bêtes perdues ou abattues en urgence, des heures de travail, des heures d'angoisse, des heures de recherche, d'échanges, de réflexions, des moments de joie et de fierté, des sourires et des larmes, c'est le chemin que nous vous invitons à parcourir ensemble.

Alain Boutonnet
vétérinaire

Chapitre 1

Paroles d'éleveurs

En tant que vétérinaire, j'ai le privilège de dialoguer et de travailler avec chaque ferme, je vais donc tenter de résumer l'esprit qui anime notre groupe d'éleveurs, à partir d'exemples vécus et à l'aide de certains témoignages.

La pratique de l'homéopathie hahnemannienne est exigeante. L'étude la plus minutieuse possible des symptômes demande une connaissance approfondie de l'animal, de ses réactions face à la maladie, difficile à mettre en œuvre dans le cadre de l'élevage industriel où les animaux existent avant tout grâce à un numéro, au mieux une fiche de performance. Aucun membre du groupe ne travaille dans le cadre de l'élevage industriel. Les fermes concernées ici sont en agriculture biologique ou en méthode naturelle. Nous partageons une vision des rapports homme-animal fondée sur l'écoute, la qualité de la relation, le respect mutuel, l'approfondissement de la notion du bien-être animal, même si ce concept sert quelquefois d'alibi ou de paravent aux tenants d'une agriculture intensive. Le travail si important, accompli par Jocelyne Porcher, son livre *Éleveurs et animaux, réinventer le lien* nous ont fait progresser et ont conforté notre démarche.

La question du temps : le temps partagé

J'ai dialogué avec tous les membres du groupe sur les points qui nous paraissent refléter au mieux les choix et les engagements de

Homéopathie à la ferme

chacun. La question du temps nous a paru essentielle. Nous nous situons aux antipodes de la recherche du gain de temps (*time is money*), aux antipodes des calculs des zootechniciens qui expliquent comment gagner plusieurs minutes par jour dans l'alimentation des porcs charcutiers ou des vaches laitières grâce à une série de gestes répétitifs, stéréotypés, imprégnés de taylorisme. Les bêtes, si l'on sait lire leurs attitudes, nous ramènent à la vraie notion du temps partagé, temps choisi, et non temps subi comme une perte.

Vincent est très clair :

« Plus je m'efforce de gagner du temps, moins j'en ai. Exemple : je ne garde plus, mais j'ai peu de temps, alors que j'aimais bien garder. Garder, c'est voir vivre mes animaux, tu ne peux pas tricher ; quand tu gardes, tu es en temps plein. La garde, l'air de rien, c'est le confort maximum pour l'animal. »

Le problème de la garde des animaux surgit toujours dès qu'on parle du temps à leur consacrer. Danielle et Jean-Louis, éleveurs dans le Vercors de brebis laitières, gardent à tour de rôle tous les jours :

« La garde est un moment privilégié de la vitalité du lien troupeau-berger-nature, c'est un plaisir, ça peut être très dur : froid, pluie, vent, fortes chaleurs, mais je ne peux pas imaginer qu'elles soient en parc tout le temps ; c'est important que les brebis trouvent d'autres plantes et qu'elles choisissent... Il revient de garder et il chante », dit Danielle de Jean-Louis.

« Pendant des années, au printemps, j'ai souvent pensé à repartir garder, ça m'a travaillé longtemps, dit Nicolas, éleveur de bovins. En alpage, avec les vaches, il faut lâcher prise : elles se dispersent, tu déambules de groupe en groupe, tu observes, l'alpage, c'est la meilleure des écoles. »

Yveline veille sur un troupeau de 1 500 brebis en haute montagne, à 2 200 - 2 500 mètres d'altitude pendant 4 mois.

« Quand tu es responsable des bêtes, le temps appartient aux

bêtes : elles décident. Le matin tu dois être là, tu n'as pas d'horaires et tu n'as pas de séparation temps-travail temps-loisir. »

Agnès, responsable d'un troupeau de 60 chèvres laitières :

« Garder, pour bon nombre d'éleveurs est une perte de temps, pour moi, ce sont quelques heures tranquilles, c'est une pause, une parenthèse dans la course aux tâches quotidiennes. C'est un moment paisible dans lequel on arrive à être en communion avec le troupeau et la nature. Tu organises ton parcours, tu cherches les « bons coins », tu as tout le temps pour ouvrir les yeux et les oreilles, pour observer. Pour la traite, c'est pareil, à l'heure du quai rotatif et du robot de traite, je fais tache lorsque j'avoue mettre quelquefois plus d'une heure pour traire mes 60 chèvres. Il y en a qui en traitent 200 pendant le même temps... de quoi faire réfléchir... Si tu prends le temps, tu travailles dans la sérénité, sans stress et les bêtes le ressentent. Tu crées une vraie relation, une collaboration pour être bien ensemble. »

Pour François et Véronique, éleveurs de vaches laitières dans le Cantal,

« Nous prenons le temps nécessaire pour la traite et les soins. Ça implique que la vie privée en prend un coup puisque le temps n'a pas d'importance », souligne Véronique. Et elle ajoute : « Les enfants nous ramènent à la notion d'horaires précis. On passe beaucoup plus de temps que d'autres à nettoyer, balayer, observer ; si l'on choisit un robot pour la traite il vaut mieux changer de métier, c'est ne pas aimer les bêtes. »

François :

« Si les éleveurs pouvaient concevoir que passer du temps c'est finalement gagner de l'argent, l'obligation de la course en avant en prendrait un coup. »

Homéopathie à la ferme

Pour Véronique :

« Enlever une traite le dimanche soir par exemple pour avoir une vraie soirée en famille, représente une piste intéressante. Ce qui manque dans ce travail, c'est un temps de repos et aussi un revenu correct : on ne gagne pas ce qu'on donne. »

François :

« On est infernaux avec le temps, ici on ne court pas à la sortie du métro pour pointer. »

Victor garde un troupeau de vaches de race d'Hérens en haute montagne en Suisse :

« Garder, c'est prendre le temps, et garder en montagne c'est l'anti-stress par excellence. »

Taille du troupeau et responsabilité

La façon d'appriivoiser le temps ou de le subir touche à une autre question tout aussi essentielle : la taille du troupeau, le nombre de bêtes dont on peut se sentir responsable.

Agnès est catégorique :

« Au-delà de 70 chèvres je suis dépassée, je ne me sens pas capable de bien m' occuper d'un troupeau plus important. Et puis vouloir s'agrandir c'est une dangereuse fuite en avant : cela veut dire bâtiments plus grands, surfaces de terres multipliées, matériel toujours plus performant pour aller plus vite...Produire plus ne veut pas forcément dire gagner plus. »

Françoise et Nicolas parlent de leur expérience personnelle sans jamais généraliser ou parler d'exemple à suivre :

« Un nombre restreint de bêtes nous a toujours convenu. L'outil de travail doit être adapté à chacun en fonction de ce qu'il est capable de faire, il n'y a pas de norme, pas de nombre

obligatoire, fixer des chiffres à l'avance, comme le font souvent les techniciens et les banquiers, ça ne veut rien dire. On doit faire en sorte que ce soit viable, l'objectif n'est pas de gagner plus d'argent en augmentant sans cesse la production, mais de la vendre localement et de vivre bien. »

Pour Danielle et Jean-Louis c'est une question d'équilibre :

« Tu dois bien calculer la possibilité des pâturage, la grandeur des parcours et la quantité de travail que ça demande, 80 brebis laitières c'est un peu juste maintenant pour nous, mais ce qui compte c'est la relation troupeau-éleveur, l'énergie du troupeau est permanente, le lien maternel avec les bêtes existe et ce lien ne permet pas d'avoir un gros troupeau. »

Pour Vincent, vouloir augmenter sans cesse son troupeau fait partie des fantasmes de l'éleveur.

« On a envie d'un gros troupeau pour se sentir plus important, pour gagner plus d'argent. Or, ce n'est pas mathématique, on ne gagne pas forcément plus avec plus de bêtes. Quand je suis passé de l'élevage des brebis laitières aux brebis-viande, j'ai triplé le cheptel. Ça a été dur pendant plusieurs années : un gros surcroît de travail à avaler. Il manquait toujours du pâturage, du temps pour faire des clôtures, de l'argent pour acheter des aliments complémentaires. Les bêtes souffraient, nous aussi. Peu à peu, j'ai pu diversifier mes activités, réduire le troupeau, essayer de mieux faire coller les besoins et les ressources, tenir compte de nos vraies aspirations et de celles de nos bêtes. Pour finir, en essayant de valoriser la laine, à travers la création de vêtements fonctionnels, j'ai beaucoup réduit le nombre de brebis à fort besoin : seulement 30 brebis ont agnelé. La mortalité des agneaux est passée de 15 % à 2 % ! »

Pour Véronique et François, augmenter le nombre de bêtes est limité par la taille des locaux et surtout par l'augmentation du travail que cela entraîne :

Homéopathie à la ferme

« Augmenter le nombre de bêtes à réformer, ne garder que les très bonnes, on ne peut pas, c'est trop dur de les voir partir ; je préfère, comme pour Citrouille, la faire euthanasier ; ce n'est pas du tout facile de les réformer. Finalement on fait un métier qui ne rapporte rien, C'EST PAS UN MÉTIER, C'EST UNE VIE. »

Pour Yveline, le piège c'est le gros troupeau favorisé par la politique agricole actuelle : primes et encouragements à investir de la part des conseillers et techniciens.

« On le voit souvent en montagne : les troupeaux regroupent les bêtes de 5 ou 6 éleveurs, mais certains ont plus de bêtes qu'ils ne peuvent soigner et deviennent ainsi de véritables poisons pour les autres : sanitaires, sociaux et environnementaux. En Bretagne, mon troupeau, 16 brebis laitières, 2 vaches laitières plus les jeunes, c'est juste assez pour m'en occuper. Je fais moi-même la traite, le fromage et les soins. Le produit vendu doit refléter la terre, je me passe au maximum de la mécanisation, source de pollution chimique et sonore. »

La communication

La communication avec les animaux se trouve alors sous la dépendance du facteur temps et du nombre de bêtes.

« La communication, dit Vincent, c'est les appeler et qu'elles viennent. J'ai visité un élevage d'autruches. On leur mettait un bas sur la tête et on les tapait pour les faire avancer. Si tu ne communique pas le mal-être et le malaise s'installent. D'ailleurs si on est en souffrance on ne peut pas élever correctement. La communication passe par le chien et le chien est l'interprète privilégié du troupeau, même dans un parc on a besoin du chien : le chien m'aide à rassembler, c'est un maillon de base. Le chien impressionne les brebis et même leur fait peur, les animaux viennent vers moi et je retrouve

mon rôle protecteur. Si tu n'as pas de chien les animaux sont toujours en fuite devant toi et tu es plus agressif. Le chien est indispensable pour garder les moutons et les chèvres. Il revient en force chez les éleveurs de bovins allaitants et laitiers, car c'est un révélateur du caractère des vaches et de l'organisation du troupeau. De plus, quand tu travailles avec un chien tu n'es pas stressé. »

Il est clair qu'en homéopathie vétérinaire le comportement de l'animal face au chien fournit des indications très précieuses sur son caractère : désir de fuite, peur panique, agressivité, tendance à faire face, à charger, meuglements, etc.

Agnès :

« Tous les jours, dans nos fermes, nos bêtes nous montrent qu'elles sont capables d'affectivité. Je crois que dans un élevage, la relation entre l'animal et l'éleveur est aussi importante que la ration de foin ou la propreté de la litière. Dans ton troupeau, tes bêtes te connaissent, elles te font confiance. Pendant la période des mises bas, certaines chèvres ne font leurs petits que si je suis là, elles appellent et attendent. Par exemple, en alpage, à cause de l'orage, des chiens errants ou des chasseurs, la relation du berger avec le troupeau peut être compromise, il ne les protège plus, il perd l'impact. Pour que les bêtes reprennent le contact, il faut un peu de temps : la relation est fondée sur la confiance. Les guider, les soigner permet d'obtenir cette confiance. Dans un élevage qui fonctionne bien, existe un équilibre, une harmonie. Si cet équilibre vient à être rompu, le mal-être apparaît et va se traduire par la maladie qui est, pour les animaux, le seul moyen d'exprimer leur malaise. »

Yveline :

« Ici, en alpage, j'ai conscience d'être dans une communauté où chacun trouve sa place : l'humain, l'animal domestique,

l'animal sauvage, les insectes, les plantes, les rochers, les astres. La solitude et le silence permettent d'être attentifs aux êtres différents de nous. La vitesse, le bruit, sont fatals à cette communication : comment écouter ces êtres sans voix si tu passes ton temps au téléphone portable ? Et si tu roules en quad, que peux-tu faire, sinon tout écraser par terre et faire fuir tout ce qui a des pattes et des ailes sans même t'en rendre compte ? Quand je suis en Bretagne, je traie les vaches au champ le soir : une vache qui m'appelle pour la traite, c'est quand même plus beau que le bruit d'un robot de traite, non ? »

Victor confirme :

« Je connais toutes les vaches par leur nom (108 vaches), je les reconnais immédiatement, communiquer, c'est d'abord observer leur comportement ; cette race de vache d'Hérens est sociable, câline, très respectueuse de l'homme, mais il y a toute la gamme des caractères. Les animaux s'expriment au maximum dans la nature, à l'extérieur des bâtiments, quand ils ont un minimum de contraintes, alors le vrai caractère apparaît. Je ne pourrais pas travailler dans une ferme où les animaux ne sortent pas. »

« Les bêtes appellent dès qu'elles nous entendent », confirme Danielle, et Jean-Louis ajoute : **« Chaque fois qu'une autre personne nous remplace à la traite elles ont un comportement différent. »**

Pour Véronique et François c'est en les observant et en les approchant qu'on arrive à connaître ses animaux :

« Il faut les élever. Je les questionne et elles vont meugler plus ou moins et nous essayons de comprendre. Il faut les élever pour créer un mode de communication. On évite d'acheter des vaches. Le fait d'acheter une vache permet de découvrir à quel éleveur on a affaire. »

François reprend :

« Le top de la communication a lieu quand la vache est malade, certaines bêtes peuvent être reconnaissantes, elles ont compris. Reine s'est coupé le pied, elle a accepté les soins et un lien très fort s'est créé. »

La garde reste la référence dans la façon d'élever des animaux de ferme (animaux de ferme ou domestiques et non animaux de rente). La garde, c'est la communication établie, retrouvée. Garder le troupeau c'est jouer son rôle, le parquer c'est se séparer. Plus on se sépare, moins on communique et moins on a de chance de repérer une bête en souffrance.

La souffrance animale

Françoise et Nicolas :

« Les bêtes qui souffrent, quand elles sont en confiance, elles demandent de l'aide : la vache tendait la patte pour se faire soigner quand elle avait son abcès. Les vaches comprennent et savent. Quand on sépare une vache de son veau, elle brame au moins 48 heures, c'est pénible pour elle et pour nous : ce serait mieux de partager le lait en trayant après le veau comme le font les éleveurs de Salers en alpage et les sociétés pastorales un peu partout dans le monde. D'ailleurs le grand public, qu'il soit urbain ou rural, est de plus en plus friand de reportages de toutes sortes mettant en scène ce genre d'harmonie entre éleveurs et animaux : mode passagère, nostalgie du passé, ou instinct profond ? »

Yveline :

« La souffrance des animaux d'élevage m'est particulièrement difficile à supporter. Comme éleveur et berger, c'est souvent nous qui l'infligeons : nous séparons les mères de leurs petits, nous les envoyons à la mort... sans même évoquer le cas de

L'élevage industriel, la règle est autrement plus cruelle pour les animaux d'élevage que pour nous, humains ou pour nos animaux de compagnie. Si une bête est malade nous la soignons mais sans analgésique. Et quand, en montagne, il faut achever une bête incurable c'est au couteau que nous devons le faire. »

Agnès :

« Les bêtes supportent la douleur sans se plaindre, et souvent ce qui est dramatique pour nous, éleveurs, c'est de ne pas pouvoir mesurer cette souffrance. J'ai souvent eu l'impression, dans des cas très difficiles que les bêtes luttent parce que tu es là pour les aider, on dirait qu'elles le font pour toi. Si tu baisses les bras, elles arrêtent et se laissent mourir. Pour moi, c'est la partie la plus difficile de l'élevage.

Bien sûr, dans notre troupeau, chaque année, il y a des bêtes à réformer, et je préfère qu'elles meurent à la maison plutôt que de les voir partir au camion. Elles se rendent très bien compte de ce qui leur arrive, quitter leur milieu, le voyage, l'attente... on ne peut pas leur infliger ça. Il faut que la mort soit propre, rapide. Pendant deux ans nous avons accompagné notre vieille jument. Elle souffrait de rhumatismes et avait beaucoup de mal à se lever. Le matin, elle attendait qu'on vienne l'aider à se mettre debout. Elle n'a jamais paniqué, même si l'on devait le faire à l'aide du tracteur, elle se laissait faire, elle avait confiance. Combien a-t-elle souffert ? On ne le sait pas mais lorsqu'elle nous voyait arriver, elle savait qu'on allait la soulager, son regard nous disait qu'elle avait envie de vivre. Elle a passé ces dernières années en liberté autour de la ferme. Cela a été une « aventure » formidable, c'est incroyable comme elle était devenue intelligente et proche de nous. Une relation très forte s'était créée, elle était devenue un véritable personnage. Lorsque le dernier jour est arrivé nous n'avons plus reconnu cette lumière dans ses yeux, elle n'en pouvait plus, elle ne voulait plus lutter. Sa souffrance était devenue

trop forte, il a fallu prendre la décision ultime pour la soulager et nous l'avons fait sans difficulté. Je ne regrette pas tous les soins prodigués car cette expérience nous a apporté beaucoup au niveau affectif et connaissance des chevaux en général. Lorsqu'on évoque la souffrance animale, je ne peux m'empêcher de penser à celle infligée par l'élevage industriel. Ces animaux, prisonniers de bâtiments ultra-modernes tout béton et barrières, ne sont plus que des numéros. On les entrave, on les isole, on les entasse, on les mutile, on les gave de produits pharmaceutiques pour qu'ils restent en bonne santé. Ils ne verront jamais la lumière du jour, ils ne connaîtront ni l'affection ni le respect, tout ça au nom de la PRODUCTIVITÉ pour fabriquer les produits que nous mangeons. »

Tous s'accordent à dire qu'on s'habitue très vite et trop vite à la souffrance animale. On peut faire souffrir sans s'en rendre compte. S'il n'y a pas communication (une des composantes de l'amour) on reste dans son monde et on peut passer à côté.

« La piqûre, dit Nicolas, c'est une réaction violente à la maladie, je préfère une façon douce de soigner, au vrai sens du terme. »

« La souffrance animale, dit Vincent, n'a pas d'importance pour certains. Si l'homme et l'animal sont de nature différente, ils pensent avoir le droit de faire souffrir les animaux quand les buts sont « honorables » (expérimentations scientifiques, production de nourriture, divertissements). De plus en plus la science nous montre que la différence entre l'homme et l'animal n'est pas une différence de nature mais que l'homme est une espèce animale parmi d'autres, avec des caractéristiques qu'on retrouve ailleurs même si c'est sous une autre forme ou à un moindre degré.

De toute façon, a-t-on le droit de faire souffrir l'autre ? En se l'autorisant, n'est-ce pas à tous que l'on nuit, aux autres

comme à soi-même ?

On a tendance à minimiser les choses quand ça nous arrange. Au début du métier, il m'était impossible de tuer ou de taper, puis tu vois quelqu'un taper des animaux et tu peux le faire à ton tour, c'est l'exemple ; tu oublies ta révolte, tu penses que c'est de la sensiblerie déplacée et tu le fais, et pour tuer c'est pareil. Je me suis posé et je me pose des questions : il existe d'autres solutions pour vivre, on doit pouvoir exister en évitant de tuer. »

Vincent nous conduit, à partir du problème de la souffrance animale, à la question de l'abattage, de l'euthanasie, de la mort naturelle ou programmée.

Danielle et Jean-Louis :

« La mort et l'abattoir ne sont pas vécus comme un drame, l'énergie du troupeau est permanente et le lien maternel avec les bêtes persiste, ce lien nous nourrit. » Et Danielle ajoute : « Céder le troupeau sera très difficile pour nous. »

Yveline poursuit :

« Je mange de la viande par période, je suis éleveur et je l'assume. L'abattage, on ne peut pas faire autrement. Nous aussi nous sommes promis à la mort. Mais à chaque fois, mort accidentelle ou abattage, c'est quand même un drame et quelque chose en moi ne s'y résout pas. »

Et en écho Agnès déclare :

« Les vieilles chèvres ne sont jamais parties au camion, ou elles meurent à la maison ou on les tue puis elles sont ramassées et données aux vautours. Certaines chèvres de réforme à haut potentiel génétique sont cédées à de jeunes éleveurs pour les aider à démarrer avec de bonnes souches. »

Pour Vincent la mort appartient à l'animal et on ne doit pas la lui voler :
« Faire piquer une bête pour soulager sa souffrance, c'est plutôt pour éviter de souffrir soi-même de la voir souffrir. Peu à peu, depuis plusieurs années, j'en suis venu à laisser mourir mes animaux « de leur belle mort » et pas d'un coup de couteau ou d'une injection létale. J'essaie d'accompagner les derniers jours, les derniers instants, de soulager la souffrance et d'aider l'animal à passer. Il se passe des choses très fortes, il s'apaise dès qu'il se sent entouré. Dans ses yeux, j'apprends à lire jusqu'au dernier moment la peur, la douleur, la quiétude, le soulagement. Alors, je me sens comme eux, vulnérable. En apprenant à accepter sa mort, j'apprends à accepter la mienne. Il faut aller à l'abattoir pour voir la panique s'emparer de l'animal quand il attend et qu'il entend les bruits et les odeurs de la mort. Quand je laissais mes animaux, en m'en allant, j'avais honte. »

François est catégorique :

« Tout éleveur qui ne veut pas soigner, qui ne veut pas s'investir dans ses bêtes malades doit changer de boulot. Il est rare de trouver une bête malade imaginaire ; l'animal n'est pas assez vicieux pour jouer la maladie, par contre nous pouvons passer à côté s'il s'agit d'un trouble léger. »

Mais Véronique et François s'accordent pour dire que la souffrance psychologique, qui a pour base l'incompréhension vache-éleveur, est la souffrance maximale par rapport au problème physique.

« Victoire a manqué de confiance en nous et maintenant nous sommes complètement démunis devant ses peurs ou son agressivité. Mais paradoxalement, c'est la souffrance animale qui permet de garder le contact le plus étroit avec nos animaux. Je pense que les vaches comprennent et réagissent à notre voix, elles devinent s'il y a quelque chose qui ne va pas. Les caresser, c'est mieux que les taper mais il ne faut pas tomber dans le sentimentalisme, on est toujours entre deux

Homéopathie à la ferme

chaises, il faut écarter une fois pour toutes le rapport fondé uniquement sur la force et la peur. »

Françoise est très claire :

« On n'a jamais chargé au camion une bête qui souffre, on charge des bêtes saines et qui peuvent supporter le transport, sinon, par respect pour l'animal, on fait pratiquer l'euthanasie. »
(Traitement médical pour procurer une mort douce et sans douleur.)

Nicolas ajoute :

« De toute façon c'est toujours nous qui décidons pour les bêtes, il y a forcément une phase de culpabilité obligatoire, le métier d'éleveur est culpabilisant et l'on ne se débarrasse pas du problème en envoyant la vache à l'abattoir. »

Françoise témoigne :

« Rumba est une vache sérieuse, j'ai beaucoup de respect pour elle. Complètement adaptée à son milieu, elle assure en toutes circonstances : cet hiver elle a vélé par moins 10 °C dans la neige, on lui a monté du foin, elle a fait une super-lactation. Quand elle ne fera plus de veau, on ne la vendra pas, il y a des limites à la rentabilisation des animaux. »

Victor confirme :

« Les liens se créent au fil du temps, sur plusieurs années. J'ai un attachement très fort pour certaines bêtes et la réforme ou l'abattage est alors plus difficile, laisse beaucoup de traces. »

Tous s'accordent pour reconnaître que le transport (le dernier voyage) est un réel problème et que l'abattoir local tout proche représente le moindre mal sur le plan du stress.